

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

XXII.

12 juillet.

J'étais seule au salon. Ma tante avait laissé les illustres *Pharaons* pour passer dans ses appartements, et je défaisais, pensive, un point de broderie que mon aiguille, abandonnée à elle-même, avait fait tout de travers. "Eh bien, Stéphanie, où êtes-vous ?" me dit une voix moqueuse. Je lève les yeux, et je vois M. de Tourmagne qui, suivant son usage, était entré sans se faire annoncer. Mais M. de Tourmagne n'était pas seul. A côté de lui se trouvait un grand jeune homme que ma distraction faisait sourire. Or, ce jeune homme, c'était... devinez ! Ah ! vous avez déjà deviné. Eh bien, oui, c'était lui ! Je me levai, tremblante, interdite, et pour la première fois depuis onze ans, nous nous regardâmes en face. Pas longtemps !... J'avais envie de pleurer. A mon avis, il est très-beau et il a tout à fait bon air. Je l'invite en balbutiant à s'asseoir, et je lui dis, je crois, que ma tante n'était pas sortie. Je ne prétends pas que j'aie parlé d'une façon intelligible.

Et lui, qu'a-t-il pensé de moi sur ce premier coup d'œil ? J'ai seulement remarqué qu'il me regardait avec un certain étonnement, de l'air d'un homme qui se demande où il a vu cette figure-là. Ma voix surtout, qui ressemble à celle de ma mère, a paru lui rappeler des souvenirs confus. Si je lui disais quatre mots d'allemand, je suis sûre qu'il m'appellerait tout de suite *Röschen*. Mais le moyen qu'il reconnaisse, dans ce grand salon brillant de dorures, et tout tapissé de d'Aubecourt en habit de guerre ou de gala, l'orpheline qu'il ramenait en fiacre au couvent des enfants pauvres, et qui s'endormait dans un pan de son manteau ? Bientôt je le quittai, sous prétexte d'avertir ma tante ; en réalité, pour respirer un moment. Loin de s'apaiser, mon trouble croissait. Une fois seule, je consultai d'abord la glace, pour juger par moi-même de l'effet que j'avais pu produire sur Germain. Car, au fond, croyez que je ne serais aucunement fâchée de lui paraître jolie. Je me trouvai bien mise, assez grande et svelte, passablement coiffée de mes cheveux allemands dont il parlait jadis en bons termes ; enfin, pour m'exprimer sans détour, il me semble que je pouvais aspirer à devenir la muse du travail et du savoir. Je me rappelai ma fameuse phrase : *Wenn ich gross bin, will ich Germain heirathen*. Ce souvenir m'égayait ; je me sentis fidèle à mes anciennes opinions. Et puis, tout à coup, par un retour qui ne vous étonnera point, je m'alarmai, je ne sais trop pourquoi, des pensées qui me venaient en foule. Je m'agenouillai, je dis un *Ave Maria* et un *Pater*, priant Dieu de faire sa volonté, non la mienne. Plus tranquille après cet acte de soumission, j'allai prévenir ma tante de la visite qui l'attendait. Elle se rendit au salon et je l'y accompagnai. "Madame, lui dit M. de Tourmagne, je vous présente un nouveau chevalier que le Roi vient de créer ; je vous le garantis vrai chevalier, sans reproche et sans peur."

En effet, M. Darcel portait à sa boutonnière le glorieux ruban rouge. Ce noble signe va bien à sa physionomie, plus martiale encore que savante. Dans mon trouble, je ne l'avais pas remarqué. Oh ! monsieur de Tourmagne, que vous êtes bon mi !

La conversation s'engagea entre ma tante, le comte et Germain. J'écoutai, me tenant prête à intervenir au moindre heurt. Mes services ne furent pas nécessaires, et d'ailleurs je crus bientôt m'apercevoir que M. de Tourmagne veillait avec autant d'assiduité que moi à gouverner l'entretien, de telle sorte que tout y fût à l'avantage de son ami. Alors je m'abandonnai en sécurité au plaisir de le voir et de l'entendre ; au plaisir de le voir là, dans ce salon qui sera le sien, s'il plaît à Dieu ; au plaisir de l'entendre et de bâtir au son de sa voix mille châteaux en Espagne ; et les chagrins du passé devenaient autant de joies dans les joies de l'avenir.

Ma tante paraissait fort satisfaite et devait l'être. Germain est tout l'opposé du vicomte de Sauveterre. Il a d'autres pensées, un autre accent, un autre langage. Néanmoins sa parole, avec une force pénétrante qui vous retient attentivement et immobile, a tout l'agrément, toute la bonne grâce, toute la douceur imaginables. Je crois que, s'il se voulait mêler de faire des compliments et de passer pour agréable, il s'en acquitterait mieux que plusieurs que je connais, dont c'est l'unique étude. Pour moi, qui suis à la vérité bien prévenue, quand je pense que ce grave Germain pourrait un jour me laisser voir qu'il désire moins les sourires de la gloire que les miens, qu'une de mes paroles l'émeut plus et lui donne plus à penser que tous les hiéroglyphes du monde, que j'ai place dans son cœur avant la science, et qu'après Dieu j'y suis la première, je sens que la tête me tourne, j'ai le vertige. Voilà ce que le charmant vicomte de Sauveterre et son tailleur, qui est pourtant un habile homme, ne produiront jamais. Deux ou trois fois je me suis surprise, l'aiguille à la main, la tête penchée, écoutant, les yeux fixés sur M. Darcel, quelque récit de ses voyages que ma tante lui avait demandé. J'étais sous le charme. Écoutez un de ces récits.

Ma tante voulut savoir ce qu'étaient devenus les habitants chrétiens de certain village du Liban qu'il avait laissés dans une situation critique, menacés par les Druses. "Je les vis, dit-il, à mon retour, plus menacés encore, et si alarmés, que je ne pus me décider à m'éloigner d'eux. On avait déjà pillé leur église, on voulait la brûler, et les Druses tenaient en captivité une malheureuse jeune fille enlevée à son père et à son fiancé. Très-touché de la douleur du vieillard, du désespoir du jeune homme, et du danger de tous ces chrétiens, je fis quelques démarches auprès des Druses, pour obtenir qu'ils rendissent la prisonnière. Ils me reçurent fort mal. J'offris une rançon ; ils la refusèrent. Je menaçai ; ils me tirèrent des coups de fusil. Cependant les Druses n'étaient pas beaucoup plus nombreux que nous. Je proposai aux chrétiens de leur arracher de vive force cette pauvre fille, dont l'honneur et peut-être la foi étaient si gravement en péril. Les populations du Liban sont toutes fort guerrières et se plaisent au combat. J'apportais, outre mon secours, celui de mes quatre domestiques, braves et bien armés ; on comprenait qu'un coup hardi pouvait être le meilleur moyen de se tirer d'embarras et de mettre un terme à des avanies devenues intolérables. Enfin, mon avis, appuyé par les chefs, fut adopté sans peine. Nous résolûmes d'agir aussitôt que la nuit serait venue. Chacun avait ses armes ; le prêtre qui était au conseil nous bénit ; quelques-uns se confessèrent. Deux ou trois hommes partirent pour donner avis de l'entreprise aux catholiques des villages voisins, et une heure après le coucher du soleil, nous commençâmes l'attaque.

(A continuer)